

TROISIÈME PARTIE

L'articulation entre enquêtes qualitatives et quantitatives

Il est tentant d'opposer l'approche quantitative par sondage, menée auprès d'un échantillon important de personnes à partir d'un questionnaire standard, à l'approche qualitative conduite sur un nombre limité de cas par entretiens approfondis ou observations.

Aucune méthode n'étant intrinsèquement meilleure que les autres, il est souvent nécessaire de multiplier les points de vue. Le dispositif idéal – c'est-à-dire quand les contraintes de budget et de délais ne sont pas trop fortes – consiste à mener une investigation qualitative préalable, préparer et réaliser une enquête quantitative, puis conduire une nouvelle série d'investigations qualitatives pour préciser ou approfondir les résultats les plus importants ou les plus surprenants du sondage.

Il y a plus de trente ans, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron insistaient déjà sur la nécessité d'articuler enquêtes par questionnaires et observations directes.

« Les questions les plus objectives ne recueilleront jamais que le résultat d'une observation effectuée par le sujet sur ses propres conduites. Aussi l'interprétation ne vaut-elle que si elle s'inspire de l'intention expresse de discerner méthodiquement des actions les déclarations d'intention et les déclarations d'action qui peuvent entretenir avec l'action des rapports allant de l'exagération valorisante ou de l'omission par souci de regret jusqu'aux déformations, aux réinterprétations et même aux oublis sélectifs¹. »

Aujourd'hui, la majorité des chercheurs s'accordent pour reconnaître que l'enquête quantitative et l'enquête qualitative, loin de s'opposer, se complètent et qu'en définitive la pertinence d'une méthode dépend entièrement des objectifs poursuivis, du thème abordé et bien entendu des moyens disponibles, sachant que les enquêtes quantitatives par sondage réclament en général un niveau de financement important.

Si les enquêtes par sondage fournissent des ordres de grandeur, des indications de tendance, permettent de mesurer des fréquences, d'établir des comparaisons, d'observer des relations entre variables ou de repérer le poids des facteurs sociaux, elles sont incapables de déceler les phénomènes trop faibles quantitativement, encore émergents ou trop particuliers, et constituent souvent un instrument

1. Pierre BOURDIEU, Jean-Claude CHAMBOREDON, Jean-Claude PASSERON, *Le métier de sociologue*, Paris-La Haye, Mouton-Bordas, 1968.

beaucoup trop fruste pour percevoir la plupart des effets de l'action des pouvoirs publics. Par ailleurs, elles sont souvent très mal adaptées pour aborder la question de la « qualité » culturelle des activités étudiées, décrivant leur contenu à travers des catégories qui ne disent rien des expériences esthétiques et cognitives vécues. Elles appréhendent les pratiques culturelles à travers des catégories grossières, souvent porteuses de peu d'informations sur le contenu artistique des activités et dénuées de pertinence aux yeux des spécialistes du domaine considéré. Dans le domaine de la lecture, par exemple, l'expression « lire un roman » peut légitimement apparaître comme un « fourre-tout » à ceux qui considèrent que les romans sentimentaux, les romans d'espionnage, les grandes œuvres de la littérature classique et certaines œuvres contemporaines faussement intitulés « romans » appartiennent en réalité à des registres différents et hiérarchisés en fonction de leur contenu culturel ou de leur valeur littéraire.

De plus, les enquêtes quantitatives par sondage peuvent difficilement prétendre traduire la diversité des pratiques ou appréhender directement la multiplicité des logiques et mécanismes à l'œuvre derrière les différents usages : les facteurs qui conduisent par exemple à être un visiteur régulier de musée ou un visiteur de musée de société plutôt que de beaux-arts restent le plus souvent opaques à une interrogation standard, soit parce que la situation d'enquête ne permet pas aux personnes interrogées de révéler ce qu'elles en savent ou – cas le plus probable – parce qu'elles n'en ont pas elles-mêmes une conscience claire.

L'approche qualitative peut dénouer ce type de problème par la réalisation d'entretiens ou l'observation :

– l'approche par entretien (directif, semi-directif, non directif) n'échappe pas à certaines des limites des enquêtes par questionnaire : la situation d'enquête est finalement assez proche, les conditions de l'interaction entre l'enquêteur et l'enquêté pouvant aussi influencer fortement les résultats ; des choix, tout aussi difficiles, doivent être faits au moment de la préparation de la grille d'entretien, les effets de mémorisation et de légitimité ne sont pas évacués (ce qui est dit par l'enquêté n'est pas le reflet exact de ce qu'il a fait), etc. Toutefois, quelle que soit la méthode d'exploitation des entretiens (manuelle, automatisée par la statistique textuelle, lemmatisée ou non, etc.), cette approche peut fournir des éléments de compréhension nouveaux : quand il s'agit d'itinéraire, de comportement, de modes d'appropriation, de modalités et de contexte de pratique, notamment. Le recours aux entretiens est particulièrement adapté quand on souhaite reconstituer des histoires de pratiquants, analyser les trajectoires des individus, les moments et les raisons d'inflexion de leurs parcours ou le rapport intime qu'ils peuvent entretenir avec certaines de leurs pratiques. La méthode des récits de vie qui consiste à prendre pour fil conducteur l'histoire de la vie des personnes interrogées, en essayant de relier les événements qui leur sont arrivés et les changements dans leurs attitudes à l'égard de la pratique, peut alors se révéler particulièrement pertinente² ;

2. Pour une application de cette approche au cas de la lecture, voir Gérard MAUGER, Claude POLIAK, Bernard PUDAL, *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 1999.

– l’approche par observation, le plus souvent employée en complément de l’enquête par entretiens, emprunte au corpus théorique et méthodologique de l’anthropologie. S’astreignant à un long travail de description et d’interprétation, elle permet de mettre au jour la complexité des pratiques sociales, souvent même dans leurs aspects si ordinaires qu’ils finissent par passer inaperçus, passant pour « naturels » parce qu’ayant été naturalisés par l’ordre social. La diversité des points de vue ne renvoie pas à une plus grande subjectivité de la méthode mais aux variations des positions objectives de l’observateur (par rapport à un objet, une interaction, un événement, etc.³). L’auto-analyse qui intègre le rôle de la présence et des actes de l’interviewé/observateur sur le « milieu » étudié est également un atout de l’analyse ethnographique. L’observateur est-il vu par les « observés » comme adjuvant, comme ennemi, comme témoin ?

Que ce soit pour obtenir une vision globale du public, comme Romuald Ripon en témoigne au sujet des études réalisées à la Bibliothèque nationale de France, ou pour évaluer les résultats d’opérations ciblées, comme l’indique l’exemple de l’opération « Monuments jeu d’enfant » du Centre des monuments nationaux rapporté par Christophe Korol, l’articulation des approches qualitative et quantitative permet à la fois de connaître les volumes relatifs des différents types de public et leur mode d’appropriation et d’usage des lieux et des propositions. Marie-Claire Habib propose ensuite un panorama des diverses méthodes d’investigation qualitatives utilisées à la Cité des sciences et de l’industrie, en fonction des objectifs assignés aux études : enquêtes sur les motivations, sur l’implication des visiteurs et aide à la conception muséologique.

3. Utilisée dans l’enquête « Les habitués » de la BPI (réalisée fin 1997 avant la fermeture pour travaux), le suivi ethnographique, dans ce cas filmé et enregistré, s’avère un moyen efficace de rendre compte des relations d’interconnaissance et de leurs modalités (de l’affection au conflit), puisque la relation d’enquête est personnalisée (il ne s’agit pas d’un enquêteur anonyme représentant l’institut de sondage auquel il appartient, mais d’un enquêteur immergé dans le milieu enquêté). Christophe EVANS, Agnès CAMUS, Jean-Michel CRETIN, *Les habitués, le microcosme d’une grande bibliothèque*, Paris, Études et recherche, BPI/Centre Georges-Pompidou, 2000.